

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED BY O. L. LEBLANC.

REDACTION: 222 rue de Chartres, entre Conti et Bienville

MAILED IN THE POST OFFICE OF NEW ORLEANS Second Class Matter.

ACCEPTED FOR POSTAGE AS SECOND CLASS MATTER, JULY 17, 1907, BY POST OFFICE AT NEW ORLEANS, LA. POST OFFICE NO. 118.

TEMPERATURE

De 15 juillet 1907.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 672 rue Canal, N.-O., Lae. and Fahrenheit Centigrade. Rows show readings for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Les Accidents à bord des Navires de Guerre.

La marine de guerre américaine vient d'être mise en deuil par un terrible accident à bord d'un des plus beaux bâtiments de sa flotte, le cuirassé "Georgia".

Pendant des exercices de tir en large du Cap Cod la charge de poudre d'un canon de huit pouces installé dans une tourelle a pris feu, et les flammes dégageant des gaz empoisonnés ont envahi l'étroit espace où étaient enfermés les servants commandés par trois officiers, un lieutenant et deux aspirants. Huit hommes ont été tués sur le coup ou ont succombé aux atroces blessures reçues, et quinze autres, endurant des souffrances insupportables, le corps couvert de brûlures, ont été transportés à l'hôpital. Il est certain que la liste des morts s'allongera, et qu'ainsi l'accident arrivé à bord du "Georgia" sera un des plus navrants dans l'histoire de la marine américaine.

On frémit en pensant que des hommes appelés à servir leur pays soient exposés à de tels dangers. Qu'ils risquent leur vie lorsque la guerre éclate, quand la nation toute entière remet ses destinées entre leurs mains, c'est naturel; ils ne font qu'accomplir un devoir supérieur, auquel ils ne pourraient manquer sans se dégrader. Mais qu'en pleine paix, alors que leurs existences doivent être précieusement ménagées pour l'heure où le sacrifice en deviendrait nécessaire, qu'ils tombent victimes d'un malheur, d'une étincelle qui n'a pas de honneur de vent lance au nez, c'est déconcertant, c'est navrant.

Il semble, cependant, que dans l'accident du "Georgia" il ne faille accuser que le hasard. Toutes les précautions étaient prises, c'est à l'honneur de la marine américaine que rien n'ait été négligé pour assurer aux équipages la plus grande sécurité possible dans le maniement des engins aussi délicats que formidables que sont les navires de guerre modernes. Et il suffi d'une étincelle pour causer une catastrophe.

On ne peut que déplorer ces malheurs et espérer qu'ils rendront ceux qui y sont exposés encore plus circonspects, plus attentifs aux règlements, plus soucieux des recommandations. D'ailleurs, ces accidents sont communs aux marines de toutes les puissances. Pas une qui n'ait

dans ses annales des échouements, des engloutissements, des abordages, des explosions. La marine française a été particulièrement malheureuse en ces temps derniers, et c'est probablement celle qui a le plus souffert. La fréquence même de ces accidents a soulevé la suspicion et quelques uns ont exprimé l'opinion qu'une main criminelle n'eût fait pas étranger à l'explosion de l'"Iéna" et aux incendies qui ont subsequmment éclaté à bord d'autres cuirassés. Il vaut mieux croire à des accidents, auxquels sont exposés les navires de guerre; il serait trop pénible de penser autrement. De reste, puisqu'il suffit, comme dans le cas du cuirassé "Georgia", d'une simple étincelle égarée pour déterminer une catastrophe, il est permis de croire que dans la marine française il ne s'agit également que d'accidents que l'homme, en dépit de tous ses efforts, ne saurait prévoir.

LA FONTAINE.

L'autre jour, Château-Thierry était en fête pour célébrer l'anniversaire de la naissance de La Fontaine.

Ceci rappelle une exquise anecdote peu connue: un soir, l'académicien Lebrun dînait chez Mlle Mars, avec un groupe d'artistes et de poètes. On parlait de l'incroyable outrecuidance d'un jeune compositeur nommé Rossini, qui avait osé refaire le "Barbier de Séville." Lebrun essayait de le défendre, mais en vain.

— Voyons, cher ami, lui dit Mlle Mars, je ne comprends pas votre enthousiasme. Vous avez beaucoup d'esprit et de talent... eh bien! seriez-vous capable de refaire... par exemple... Elle chercha un instant... "Le Chêne et le Roseau", de La Fontaine?

Lebrun ne dit rien, mais ne parla plus que par monosyllabes. Une demi-heure après, sortant de sa rêverie, il s'approcha d'une table, prit un crayon, et écrivit les vers suivants:

— De mes rameaux brisés la vallée est ouverte, (est ouverte, dans un vent du Nord le chène du coteau; (coteau; Tandis que je te vois caresser le roseau? (roseau? — J'ai juré, dit le vent, d'abattre le superbe

qui me résiste comme toi. Et de protéger le brin d'herbe Qui se prosterner devant moi. Avez-vous aujourd'hui même à désarmer (à désarmer, Ou j'achève aussitôt de te déraciner. (de déraciner, — Je puis tomber, reprit le chène. (reprit le chène, Mais je ne puis me prosterner!

L'Exposition de la Toison d'Or.

C'est le 30 juin dernier qu'a été inaugurée, à Bruges, l'exposition de la Toison d'Or. L'Espagne vient d'y envoyer des trésors en tapisserie et objets d'orfèvrerie religieuse se rapportant à l'Ordre fondé par celui qu'on appelait alors "le grand duc d'Occident". Nous avons dit que, pour la garde de ces trésors aussi bien que pour faire honneur à la ville de Bruges, Alphonse XIII avait envoyé douze de ses hallebardiers qui, pendant la durée de l'exposition, monteront la garde dans la section espagnole.

Un fait curieux à signaler dans les annales de la Toison d'Or: de par les statuts, les chevaliers de l'Ordre se jugeaient entre eux, ne pouvant être jugés que par eux et avaient le même droit à l'égard du chef de l'Ordre. Ils devaient même être consultés par lui dans

toutes ses entreprises, et ils usent souvent de ce droit de remontrances à l'égard de Charles le Téméraire, de Charles-Quint lui-même et de Philippe II, qui se soumettaient aux reproches des chevaliers-compagnons. Nous ne voyons pas bien, de nos jours, un chevalier de la Toison d'Or espagnol adressant des remontrances à Alphonse XIII ou à l'empereur d'Autriche-Hongrie!

Le Comte Nigra.

Chevalier Nigra! C'est sous ce titre élégant que le comte Nigra, qui vient de mourir à Rapallo, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, avait fait ses débuts à la Cour des Tuileries, vers 1855, sous les auspices du comte Cavour. L'année suivante il accompagnait de nouveau l'illustre homme d'Etat italien au congrès de Paris. Très jeune alors, il n'avait pas trente ans, sa carrière était déjà solidement établie grâce à la faveur du ministre de Victor-Emmanuel.

Engagé volontaire dans un régiment de bersagliers, M. Nigra, au début de sa carrière, s'était placé au premier rang parmi cette jeunesse italienne qui, avec un admirable élan, se soulevait contre la domination autrichienne. La perte d'un œil dans la lutte contre l'Autriche l'obligea à quitter l'armée.

Il se fit présenter favorablement au comte Cavour, qui l'attacha à son cabinet et qui ne tarda pas à discerner chez ce jeune homme, avec beaucoup d'érudition et de finesse, un ardent patriotisme, sous les dons nécessaires pour devenir un habile diplomate. Le comte Cavour possédait au plus haut degré la connaissance des hommes. M. Nigra ne tarda pas à être admis à sa plus intime confiance. Il devint le dépositaire des vues et des projets grandioses que l'illustre homme d'Etat devait réaliser pour l'unité italienne.

En mourant prématurément d'épuisement, après avoir servi ses admirables facultés au service de son pays, le comte Cavour eut la consolation d'avoir associé à l'accomplissement de ses idées un homme jeune, éminent, capable de compléter sa tâche, son disciple, en un mot: le chevalier Nigra.

Certains hommes ont eu la gloire de donner à jamais leur nom aux grands événements qui ont renouvelé les conditions de l'équilibre européen dans la seconde moitié du siècle dernier. Le prince de Bismarck en Prusse, le comte Cavour en Italie, avec une habileté, une fermeté sans égales, ont maîtrisé en quelque sorte la destinée pour l'accomplissement de leurs desseins grandioses en faveur de leur patrie. Le chevalier Nigra a été, en réalité, le continuateur de son illustre chef.

Mince, élancé, les cheveux longs et rejetés en arrière, avec dans les allures une certaine nonchalance rêveuse, le chevalier Nigra était de ceux qui, à l'époque du romantisme, on eût qualifiés de "beau ténébreux". Sous ce voile mondain, il cachait une âme ambitieuse qui ne s'attachait qu'à une pensée unique. Ses succès — et il en eut d'éclatants, étant l'ami très assidu de la belle comtesse de Castiglione — et ses travaux, tout convergèrent vers le même objectif: l'unité italienne. En 1859, lors de la guerre d'Italie, il fit la campagne au grand état-major de Napoléon III.

Recommandé par le Roi-Victor-Emmanuel, l'Empereur l'accueillait favorablement. Mêlé à toutes les négociations du traité de Villafranca, il revint à Paris en

1859 et se trouva désigné pour mener à bien les négociations du mariage du Prince Napoléon, dont il était resté l'ami, avec la Princesse Clotilde, fille aînée de Victor-Emmanuel, cette noble et charmante Princesse qui possédait toutes les vertus, toute la grandeur des Princeses de la maison de Savoie. A la conclusion de la paix, il fut nommé ministre plénipotentiaire auprès de la Cour des Tuileries. Il resta à Paris après la chute de l'Empire, jusqu'en 1876, avec le titre d'ambassadeur. Il a occupé ensuite le même poste à Saint-Petersbourg, à Londres, à Vienne. Personne ne connaissait mieux que lui le personnel diplomatique de l'Europe. Le rôle du chevalier Nigra à la Cour des Tuileries était tout de courtoisie. Il parlait des poètes de son pays avec un enthousiasme passionné, s'attachait à démontrer que l'œuvre de Dante est l'origine de toutes les œuvres poétiques du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. Shakespeare et Victor-Hugo n'étaient pas ses yeux les disciples du Dante. Il était du petit nombre des diplomates étrangers reçus d'une façon intime à la Cour.

Chaque année, à Compiegne, à Fontainebleau, le ministre d'Italie était invité à venir passer plusieurs semaines dans l'intimité des souverains. Sa conversation était spirituelle, variée, attachante. Il chantait agréablement des barcarolles de son pays, étant en dehors des fonctions diplomatiques un homme de savoir et de bonne compagnie. Il affichait une grande admiration pour la beauté de l'Impératrice, pour le charme de sa conversation, l'élan avec lequel elle s'exprimait lorsque les choses la touchaient vivement.

Pendant son action diplomatique en France, il vit la capitale du royaume d'Italie portée de Turin à Florence. Mais il avait compris que jamais Napoléon III n'accepterait de voir le siège du gouvernement italien établi à Rome dans la ville des Papes. Et cependant ce point était dans la pensée de chevalier Nigra comme la concrétion de la grandeur de son pays. C'était le plan du comte Cavour.

Le 4 septembre, au moment de l'invasion des Tuileries, le chevalier Nigra vint se mettre aux ordres de l'Impératrice. En compagnie du prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche, il se porta garant de la sûreté de la souveraineté, invoquant auprès des Français en grand nombre qui se montraient réticents à accompagner l'Impératrice leur qualité d'ambassadeur de cours étrangers, ce qui leur permettait, grâce aux immunités diplomatiques, d'offrir une sauvegarde à la souveraineté menacée par la révolution.

Le prince de Metternich et le chevalier accompagnèrent donc l'Impératrice à travers les longues galeries désertes du Louvre pour sortir des Tuileries. Sur le perron Saint-Germain l'Auxerrois, qu'on venait de gagner sans avoir éveillé l'attention, le prince de Metternich et le chevalier Nigra la quittèrent tous deux pour aller, dirent-ils, chercher la voiture qui les attendait sur le quai. Ils ne revinrent pas, afin de se soustraire à la curiosité de la foule qui s'amasait.

L'Impératrice dut monter dans un fiacre, en compagnie de Mme Lebreton, n'ayant plus à ses côtés aucun des serviteurs dévoués qui ne la quittèrent qu'à grand-peine sur son ordre, après l'avoir confiée aux soins des deux ambassadeurs.

Chacun pensait que les dispositions les plus sérieuses avaient dû être prises dans un pareil mo-

ment, lorsqu'ils assumaient une aussi grande responsabilité. Que se passa-t-il? Quelle fatalité à cette heure funeste vint priver la souveraine de tout secours, lorsqu'elle tant d'amis dévoués tremblaient pour elle, avides de la savoir à l'abri, prêts à lui faire un rempart de leurs corps? C'est là un mystère qui est resté impénétrable, et sur lequel on ne s'est jamais expliqué.

Le chevalier, devenu comte Nigra, avait conservé son poste d'ambassadeur à Paris. Il vit surgir et tomber M. Thiers, le maréchal de Mac-Mahon, arriver M. Grévy au pouvoir.

De secrètes mélancolies devaient voiler d'une ombre de tristesse les fêtes auxquelles il se mêlait alors, en se rappelant la grâce et la bienveillance des souverains en exil, aux lieux mêmes qu'il avait été un hôte si libéralement accueilli. Depuis lors, entraîné au loin par les intérêts de sa carrière, le comte Nigra est revenu bien rarement à Paris. Dans son orgueil national, il a pu voir avec une ineffable jouissance l'Italie grandir, prospérer, Rome devenir capitale.

Son grand rêve, le rêve de toute sa vie, s'est réalisé.

LA MARINE FRANÇAISE.

Correspondance parisienne: Fausses nouvelles.

Le bruit a couru à Toulon qu'une grave collision s'était produite dans l'escaadre de la Méditerranée, pendant sa traversée de Toulon à Mers-el-Kébir. Le cuirassé "Jauréguiberry" aurait abordé en arrivant dans ce dernier port le contre-torpilleur "Pertuisane" et l'aurait coulé; il y aurait eu soixante victimes. Cette sinistre rumeur se modifia dans le port même, car l'accident ne pouvait avoir eu lieu à Mers-el-Kébir pour l'excellente raison que l'escaadre ne devait arriver, d'après son itinéraire, que ce matin à six heures, et en outre, la "Pertuisane" se fait pas partie de l'escaadre, mais de la 1re flottille de la Méditerranée.

Le bruit persista cependant; l'accident aurait eu lieu au large de la Corse ou de l'Algérie et le contre-torpilleur coulé se serait plus la "Pertuisane", mais le "Dard".

A la préfecture maritime de Toulon on ignorait le 30 juin la nouvelle; au ministère de la marine on n'en avait aucune confirmation.

En outre, le ministre a reçu, un peu avant midi, de l'amiral Tonchard, commandant en chef de l'escaadre, un télégramme lui annonçant que l'escaadre venait d'arriver à Mers-el-Kébir, sans mentionner aucun incident.

La collision ne s'est donc produite que dans l'imagination de nos braves Toulonnais. Il est à remarquer que dans moins de quinze jours, c'est la troisième fois que des bruits aussi stupides se propagent dans les ports sans que rien ait pu y porter atteinte.

Rappelons que l'on a annoncé récemment que le commandant du "Victor-Hugo" avait été jeté à la mer par son équipage, et que quelques jours après on supposait que des croiseurs allaient être envoyés à la rencontre de ce bâtiment dont l'équipage était mutiné. Toutes ces graves nouvelles ont été infirmées.

Dans une lettre adressée par le capitaine de vaisseau Noyel, commandant du "Victor-Hugo," à l'amiral Auber, chef d'état-major général, nous lisons ceci:

Madère, J'arrive ce matin à Madère après une traversée anepre, plus de seize jours comme moyenne. Pendant quatre jours, j'avais été dix-sept nœuds, avec un peu plus de la moitié des vents. J'ai trouvé ici votre demande de renseignements sur des prétendus actes d'indiscipline qui se seraient commis à bord. Je les ignore complètement. L'équipage s'est très bien montré. Ses bruits sont déplorables. Il faudrait mettre au pied du mur ceux qui colportent ces mensonges...

Les propagateurs de ces fausses nouvelles ne se rendent vraisemblablement pas compte des inquiétudes qu'ils causent dans les milieux maritimes et dans les populations de la côte par l'annonce de semblables désastres. Depuis hier soir soixante familles au moins dans les traversées sur le sort des victimes d'un accident trop légèrement annoncé.

Un incident de manœuvre du "Français".

Le sous-marin "Français" a éprouvé à Charbourg un léger accident au cours d'une manœuvre consistant à passer sous un navire pour éviter une collision. Le "Français", qui était en rade, se dirigeait, sans l'avoir vu, sur le yacht à voiles "Veloxy". Le commandant du "Français", apercevant l'obstacle, fit plonger son bateau pour passer sous la quille du "Veloxy", et au cours de la plongée ses périscopes heurtèrent la coque du yacht; les périscopes furent faussés et le "Français" rentra au port. Le "Veloxy", de son côté, continua sa route.

La manœuvre tentée par le commandant du sous-marin est audacieuse, mais elle est utile, car il est indispensable qu'un sous-marin puisse échapper en plongeant à la poursuite d'un ennemi qui voudrait le couler; elle ne peut être exécutée avec précision et sûreté sans de nombreux exercices, et ces exercices donnent lieu parfois à des incidents. Le "Français" n'est pas le premier sous-marin qui ait éprouvé quelque avarie en effectuant cette manœuvre.

Le jubilé d'un mendiant.

Le principal cimetière de Saint-Petersbourg vient d'être le théâtre d'une scène fort curieuse, et qui marque un trait caractéristique de la vie russe. Un nommé Ivan Stepanoff, a célébré avec solennité le 35e anniversaire de son entrée dans l'intéressante corporation des mendiants professionnels.

Pendant ces 35 années, et en recevant l'aumône des personnes qui se rendaient au cimetière, Ivan Stepanoff a amassé une petite fortune. Il a même pu se faire construire une villa, de coquette apparence, dans un faubourg de la capitale.

L'anniversaire dont il s'agit a été célébré à l'endroit même où notre mendiant "travaillait". On avait disposé des chaises autour des tombes qui seraient de tables, et l'on mangea et l'on but abondamment. La foule des invités, tous mendiants, étaient très nombreuses, et le festin commença de bonne heure, se prolongeant jusqu'à la fermeture du cimetière.

AMUSEMENTS. WHITE CITY.

L'opéra comique qui a pour titre "Les Deux Vagabonds" n'a rien perdu de sa popularité, à en juger par la foule qui se presse pour entendre les artistes de la troupe Olympia le chanter chaque soir au Casino de la White City. Il y a aussi beaucoup de monde aux autres divertissements. L'orchestre donne un concert gratuit de sept à huit heures.

WEST END.

Le "Boofblack Quartette" et les autres numéros de vaudeville qu'offre cette semaine la direction de West End intéressent vivement la foule qui envahit chaque soir sa plateforme. Le concert de l'orchestre et les vues animées du Kinodrome plaisent aussi au public. Et la brise qui souffle du Lac rend la soirée délicieuse.

Les blessés du cuirassé "Georgia".

Boston, Mass., 16 juillet.—Les marins blessés pendant l'explosion qui s'est produite hier matin à bord du cuirassé "Georgia" ont tous été transportés à l'Hôpital de Marine de Chelsea où les soins les plus empressés leur sont prodigués.

Trois d'entre eux sont mortellement atteints et l'on craint qu'ils ne passent pas la journée. L'amiral pomax, baron Yamamoto, qui a visité hier l'arsenal de Boston, a envoyé ce matin des fleurs aux blessés.

Washington, 16 juillet.—L'amiral Brownson, chef du bureau de navigation du département de la marine, s'est entretenu ce matin avec le sous-secrétaire Newberry, au sujet de l'accident du "Georgia", accident dans lequel huit marins ont perdu la vie et treize ont été blessés.

On attend maintenant à Washington le rapport de la commission chargée de faire une enquête sur les causes de l'accident. Les corps des victimes seront envoyés dans leurs familles aux frais du gouvernement.

Echoes au sommet d'une montagne.

Genève, Suisse, 22 juillet.—Un groupe de 23 Bohémiens, hommes, femmes et enfants, est échoué au sommet de la passe du Grand St-Bernard dans des circonstances curieuses.

Les Bohémiens ayant été expulsés d'Italie ont fait l'ascension de la passe dans l'intention de pénétrer sur le territoire suisse, mais arrivés au sommet ils furent repoussés par des gendarmes suisses qui leur interdirent de continuer leur route.

Dans l'impossibilité de rentrer en Italie, car ils ont été suivis jusqu'à la frontière par des gendarmes italiens, les malheureux Bohémiens sont à l'heure actuelle campés à 8,100 pieds d'altitude, ne pouvant ni avancer ni reculer. Ils courent le danger de mourir de froid si la situation se prolonge et si les autorités des deux pays maintiennent leur attitude.

Les moines du Grand St-Bernard leur ont fourni des vivres et des vêtements chauds, mais ils ne peuvent être reçus à l'Hospice qui se trouve en territoire suisse.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

LES CRIMES D'UN HÉROS

THEODORE CAHÙ

DEUXIÈME PARTIE

MYSTÈRE À ÉCLAIRCIR

(Suite.)

Il faut à tout prix retrouver ce Wilcox.

— Malgré tous leurs efforts, mes agents n'ont rien découvert.

On le croit parti pour l'étranger, répondit le préfet.

— Mon fils demanda le duc anxieusement, sait-on ce qu'il est devenu?

— Il n'est pas en France. On ignore aussi dans quel pays il est réfugié. Il est possible qu'il ait réussi à passer en Amérique... Mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi.

— Pour le moment, oui, je suis de votre avis. Mais si nous retrouvons ce Wilcox, les choses changeront de face. Nous l'interrogerons, il parlera. Je le répute, il faut le retrouver. Je dépenserais pour cela tout ce qu'il faudra.

Le préfet hochait la tête. — Je crains bien que décorner le hasard ne nous mette sur sa trace. Il se tient sur ses gardes, il a certainement changé de nom, de visage. Il est habillé à se grimer.

— N'avez-vous pas un agent sûr, à qui vous pourriez confier cette mission unique?

Le préfet réfléchit un moment. — J'en ai un très habile... Un policier dans l'âme. Souvent il m'a été très utile dans des affaires délicates. Il se passionne pour la chasse au criminel, comme un chasseur pour le gibier. Il a réussi où tous les autres avaient échoué.

— Est-il libre en ce moment?

— Je l'ignore, je vais m'en informer.

Le préfet écrivit quelques li-

gues sur une feuille de bloc-notes, puis il appuya sur le bouton électrique à portée de sa main sur son bureau.

Un garçon parut. — Portez ceci au chef de la sûreté, lui ordonna-t-il, il doit être dans son bureau. Vous me rapporterez immédiatement la réponse. J'attends.

— Oui, monsieur le préfet, répondit le garçon qui prit le papier, sortit et revint quelques minutes après rapportant une enveloppe cachetée.

Le préfet la prit, l'ouvrit et lut les quelques lignes écrites sur la feuille qu'elle contenait, puis il dit au duc:

— L'agent est libre. — Vous pouvez le mettre à ma disposition? demanda M. de Châteaubourg.

— Je vous l'enverrai à votre hôtel. A quelle heure le voulez-vous?

— Le matin, vers dix heures. — A dix heures il sera chez vous. Vous causerez avec lui et, s'il vous plaît, je lui donnerai un congé pendant tout le temps que vous en aurez besoin.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, mon cher ami. — C'est mon devoir de rechercher le coupable, par tous les moyens... Pour bien manœuvrer, cet agent demandera probablement qu'on lui adjointe un camarade. Soyez dans une recherche semblable, il est impossible et même dangereux d'a-

gir seul. — C'est son affaire, dit le duc. Il s'agira à sa guise, je lui donnerai carte blanche et me contenterai de payer tout ce qu'il faudra. — Je vous l'enverrai demain.

Il s'appelle Lorillard. Ses camarades l'ont surnommé Col-de-Zinc, parce qu'il se tient toujours raide comme un piquet; c'est un ancien sous-officier; d'un dévouement absolu. Si celui-ci ne retrouve pas le Wilcox, il faudra y renoncer...

Le duc se leva et tendit la main au préfet.

— Merci encore, vous êtes l'obligé même, merci. Dès que je vais être installé, j'espère que vous me ferez l'amitié de venir dîner avenue Kléber. Je vous présenterai ma nièce.

— Avez grand plaisir. En attendant, veuillez lui offrir mes respectueux compliments.

— Vous n'aurez pas peur de vous compromettre, en venant chez un vieux clercal comme moi? Le préfet protesta.

— Je ne suis pas un mécréant comme vous le pensez... Je ne vais pas à la messe et j'ai vu que les curés... Mais chacun son goût. Je respecte toutes les opinions quand elles sont sincères.

— Alors, c'est entendu. Au revoir... avenue Kléber. — A bientôt. M. de Châteaubourg quitta le préfet et se rendit à Notre-Dame. Très pieux, catholique fervent,

il voulait prier pour la réussite de ses projets, car il croyait à l'efficacité de la prière.

Malgré une haute culture d'esprit, il avait un peu la superstition des dévotés.

Sa foi dominait sa raison. En traversant la grande place, bordée d'un côté par la Seine, de l'autre par l'Hôtel-Dieu, qui précède le cimetière parisien, le duc, malgré ses douleurs préoccupées, ne put s'empêcher d'admirer la basilique.

Et l'on doit, en effet, contempler avec vénération les splendides architectures de ce monument célèbre non seulement en France, mais dans le monde entier.

Notre-Dame, pour beaucoup encore, est un nom magique. Et c'est une grande page de l'histoire de France, car de nombreux souvenirs nationaux se rattachent à cette basilique.

Jadis, tous les cœurs palpitèrent à ses chants d'allégresse ou de douleur.

Après nos victoires, quand "ses tapisseries" Condé, Turenne, le maréchal de Luxembourg, Castelnau, Villars ou Vendôme se suspendaient aux voûtes les drapées de soie à l'écusson, la France tout entière s'associait à "Te Deum".

De même, dans les calamités publiques, les voix gémissantes imploraient le saint public et le tocsin sonnait l'alarme comme la grande voix déolée d'une mère en pleure.

Que d'événements se sont succédés en cette cathédrale! Des anecdotes, des étonnes des incendies, des vols, les baptêmes des princes, les mariages ou les funérailles des rois.

Henri VI, roi d'Angleterre, âgé de dix ans, y est couronné roi de France, comme Napoléon y fut sacré empereur par Pie VII. Henri de Valois y épousa la reine Margot et le roi de Rome y reçut le baptême. Sur la place du Parvis, s'élevait le bûcher des huguenots et le vieux bourgeois catholique à ce délicat spectacle des souffrances de ces martyrs de l'intolérance religieuse.

Plus près de nous, on célébrait dans Notre-Dame le mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo.

En franchissant le porche de l'église, le duc fit l'aumône à deux pauvres qui se trouvaient à la porte... Dans l'ombre, plus près de l'entrée, était une femme qui tendait la main.

Il passa vite et ne la vit pas, car il se dirigeait aussitôt vers la Sacre de charité qui, à genoux sur son prie-Dieu à côté du bénitier, tenait sa bourse ouverte pour recevoir l'offrande des gens charitables.

Le duc y mit une pièce de cinq francs puis il alla du côté droit, dans la nef, non loin de la sacristie.

Il s'agenouilla et se mit à prier.

Une bande d'Anglais passa près de lui et entra dans la sacristie pour visiter le célèbre trésor.

Il ne fut pas distrait. Même il n'entendit pas la voix du sacristain qui expliquait aux visiteurs l'histoire des reliques contenues dans les vitrines, la soutane de Mgr Darboy trouée par les balles en 1871, le Saint-Ciboire qui servit à donner la communion à Louis XVI, les riches dentelles, le crocifixe d'ivoire donné par Louis XIV à La Vallière, le rochet enaiglanté de Mgr Affre et le sac diésant couronné d'apôtre.

M. de Châteaubourg implorait son Dieu en faveur de son fils Hermant et aussi en faveur de sa sœur, Clémentine de Hautmont.

Quant il eut achevé, il se leva, réconforté, confiant, rempli d'espoir et, lentement, se dirigea vers la sortie.

En passant devant le chœur, il fut arrêté par le tintement léger d'une sonnette grêle.

Un vieux sacristain, le plus vieil employé de Notre-Dame, par il y est depuis quarante-sept ans, appuyé sur sa canne, vêtue, la démarche lente, la lanterne rituelle à la main, précéda le jeune prêtre qui portait, d'un tabernacle à l'autre, le pain de la communion.

Les deux hommes passèrent